

Les Chanteurs en plein Vent



N joueur d'accordéon, un pékin, un soldat en khaki, une femme.

De cette mansarde au coin d'une ruelle obscure et peu fréquentée par la police, où j'ai échoué à l'époque de l'armistice et où je demeure encore aujourd'hui, je les entends jouer et chanter.

Sans arrêt, de l'aube à fort tard dans la nuit, quand je voudrais dormir, les petits airs me vrillent les méninges, répétés pour la je ne sais quelle centième fois par l'accordéon poussif qui soutient la voix de basse-baryton des hommes et les miaulements aigres de la femme.

Malgré les heures de supplice que leur vacarme m'a fait endurer, malgré les nuits presque blanches qu'il m'a valu, je ne puis haïr ces gens. Je leur dois même quelques bons moments.

Combien de fois ne m'amusai-je pas à obser-

ver leur rapidité et ce talent extraordinaire qu'ils ont de suspendre les badauds à leurs lèvres lorsqu'ils veulent — que ce soit le matin ou l'après-midi — réunir un petit auditoire autour d'eux.

Le porteur de la boîte fermée où repose l'accordéon commence par faire des gestes mystérieux, parlant à mi-voix et confidentiellement, semble-t-il, à ses acolytes, jusqu'à ce que la foule subjuguée des promeneurs et des chômeurs volontaires fasse cercle, toujours curieuse d'entendre la vieille « nouveauté du jour » et de voir sortir l'accordéon de son cercueil.

L'accordéoniste profite de cette curiosité pour amener son ustensile au grand jour, et pour déverser d'un ample geste, sur la multitude, quelques notes détachées qui n'ont aucun sens musical, aucune cohésion, mais qui suffisent à coudre ensemble les auditeurs comme par un fil électrique.

L'accordéoniste est le bateleur forain d'antan — joyeux souvenir! — qui vous fourre deux poids de pendule en cuivre dans les mains,

tourne une manivelle ou presse un bouton jusqu'à ce que, les larmes aux yeux, vous criiez un « halte » nerveux.

Pendant l'introduction musicale, l'homme à la voix coupante de basse-baryton a fait de grands gestes et des effets de mimique, il a érupté quelques sons, toussé deux ou trois fois, et, à la fin, on aboutit à un concert de chant, de musique et de notes fausses dont la coalition doit former un Tipperary, version française revue et adaptée.

Ça commence ainsi :

Depuis quelque temps de tous les côtés on résonne
Un refrain joyeux qu'avec entrain on frédonne,
Mais comme on n'est pas chez nous très calé sur
[l'anglais,
Je vais, à ma façon, vous le traduire en français (sic).

Après chaque couplet les feuillets volants sont échangés contre deux sous. Il faut admirer la manière dont les chanteurs écoulent leur marchandise avec de grosses plaisanteries.

Dix minutes ne se sont pas écoulées que les

trois quarts des auditeurs chantent ou fredonnent à l'unisson.

Après « Tipperary », c'est la « Chanson de l'Yser ». L'homme en khaki l'entonne. C'est probablement un type déguisé en soldat, car il ne porte chevron de front ni distinction militaire d'aucune espèce.

Viennent ensuite : C'est l'kakhi qui charme les p'tit's femmes; De scheer van Colas (1); Elle m'aime pas; De piotjes van 't negende (2); Le poilu et De Schotten met hun bloote beenen (3).

C'est dès lors un concert ininterrompu, voix et accordéon alternés, jusqu'à ce qu'un trio concurrent vienne s'installer au Boulevard Anspach, sur le trottoir d'en face. Entre les deux orchestres stationnent des colporteurs, leurs baladeuses chargées d'« Extra-chocolat-Kwatta à-un-franc-le-morceau » et, vingt mètres plus loin, un marchand ambulancier de parapluies brandit un gourdin enrobé de chiffon qu'il offre en

(1) L'Aventure de Colas.

(2) Les pioupiou du 9°.

(3) Les Écossais aux jambes nues.

vente : « Quinze francs le bon parapluie, la meilleure soie du midi de la France. »

A minuit les lumières s'éteignent l'une après l'autre dans ma petite rue, et les impressions de cette longue journée s'intensifient dans ma tête.

TYPES

BRUXELLOIS

traduit et adapté du flamand par
R. Kervyn de Marcke ten Driessche